

Des êtres humains avant tout

Une fois par année les médias s'emparent de leur histoire émouvante. On ne peut rester insensible devant ces gens enroulés dans des couvertures sur un banc lorsqu'il fait -25° mais le lendemain ils retombent dans leur silence, poursuivent leur vie de misère et se font rapidement oublier. La vie des itinérants est une longue et pénible recherche de compréhension, un appel à l'aide sans écho. Un groupe de chercheurs en psychologie les a écoutés.

Par Diane Côté

CROISER un itinérant sur la rue est une expérience désagréable pour tout le monde. Mal à l'aise devant leur allure repoussante, on se sent impuissant, on détourne le regard en se demandant mais comment peut-on en arriver là? Bien sûr il y a la pauvreté, le chômage, la violence et la toxicomanie. Il y a aussi l'État qui fixe des priorités économiques en fonction du déficit à combler et des services sociaux à couper un peu partout. Mais au-delà de ces considérations socio-économiques l'itinérance a aussi

La tentation de s'attacher et la crainte d'être rejeté par la suite à cause de leur histoire engendrent une réaction contraphobique de fuir.

des causes individuelles qui découlent directement de l'histoire relationnelle de chacun de ces sans-abri. Cette dimension du phénomène grandissant de l'itinérance a été peu étudiée jusqu'à maintenant. C'est pourtant une préoccupation importante de tous les intervenants qui côtoient ces personnes quotidiennement et éprouvent beaucoup de difficultés à les approcher et à leur venir en aide.

Un groupe de chercheurs du GRIJA (Groupe de recherche sur l'itinérance des jeunes adultes) a entrepris de faire la lumière

sur ces aspects psychologiques de la réalité des sans-abri en menant une recherche qualitative auprès de 70 jeunes adultes (hommes et femmes âgés de 18 à 35 ans). La psychologue Véronique Lussier est la coordinatrice de ce groupe de recherche mis sur pied par la Maison Saint-Jacques sous la responsabilité du psychologue Mario Poirier qui comprend les professeurs Robert Letendre et Pierre Michaud de l'UQAM, Monique Morval de l'Université de Montréal. Deux étudiantes au doctorat, Sophie Gilbert et Annie Pelletier collaborent au projet subventionné par le Conseil québécois de la recherche sociale (CQRS) avec une contribution importante de 160 000 \$.

Une histoire d'abandon

Une analyse du contenu des entrevues réalisées avec une vingtaine de jeunes itinérants fait ressortir un point commun dans l'histoire de chacun : des problèmes familiaux auxquels ils veulent se soustraire par la fuite. Selon Madame Lussier, les expériences de séparation prolongées soit par le deuil ou le divorce, les expériences d'abus et de violence familiale ainsi que les placements nombreux en famille d'accueil et les déménagements multiples se retrouvent dans la majorité des récits de vie que font les itinérants. « Ce sont des gens qui n'ont pas connu de stabilité résidentielle et qui ont d'abord et avant tout une expérience d'abandon fondée sur les vestiges de traumatismes de l'attachement. Au cours de l'enfance et de l'adolescence, les jeunes tentent de se soustraire à ces problèmes dans des fugues plus ou moins longues. Leur entrée progressive dans le monde de l'itinérance répond aux mêmes impératifs que ceux qui ont conditionné leur éloignement du milieu familial, il s'agit d'un moyen d'expres-

sion face à l'intolérable d'une famille rejetante et rejetée. »

Ces jeunes aux prises avec des difficultés importantes dans la famille se retrouvent généralement dans un milieu social appauvri incapable de compenser certaines déficiences. Ce sont des milieux de pauvreté économique mais aussi de pauvreté au niveau des ressources communautaires. « Un jeune qui vit dans une famille violente peut parfois trouver un professeur, un travailleur social, une grand-mère, quelqu'un qui va le récupérer, explique M^{me} Lussier, l'itinérant est celui qui n'a été récupéré par personne. Au contraire il est allé d'un lieu de refus à un autre : familles d'accueil, centres de placement et prison constituent son itinéraire. Son réseau social est donc très faible et souvent aux prises avec des problèmes sérieux de santé mentale ou de toxicomanie. »

La difficulté d'aider

La problématique de la recherche du GRIJA a été élaborée par les responsables de différents groupements communautaires qui composent quotidiennement avec la méfiance et la résistance que leur opposent les itinérants. Comme l'explique Véronique Lussier, les drames relationnels répétés, les liens douloureux et un attachement traumatisant laissent leur empreinte et influencent la tonalité affective des relations interpersonnelles des jeunes itinérants. « Toute forme de relation d'aide devient problématique, ils la fuient. Une grande méfiance s'est installée. La tentation de s'attacher et la crainte d'être rejeté par la suite à cause de leur histoire engendrent une réaction contraphobique de fuir. Leur dépendance à l'égard de toute aide qui se présente est ambivalente. Ils ont peur de ce besoin de dépendance et d'attachement



La psychologue Véronique Lussier coordonnatrice de la recherche sur les relations interpersonnelles des jeunes itinérants.

parce que les liens ont toujours été douloureux. Les itinérants sont des gens désaffiliés, déracinés, mais surtout, ce sont des gens qui vivent des liens douloureux.»

On serait portés à croire que les itinérants forment entre eux une sorte de grande famille où ils se comprennent et s'épaulent. Ce n'est cependant pas le cas et selon la coordonnatrice de recherche, les liens entre jeunes itinérants sont empreints de méfiance souvent reliée à la consommation de drogue. « Ils ne vont pas se dénoncer les uns les autres, c'est la limite de leur solidarité, mais ils peuvent aussi se voler les uns les autres. Ils disent eux-mêmes lors des entrevues que ce ne sont pas de vrais liens, qu'ils se parlent peu. De plus, ils réalisent rapidement qu'à se tenir ensemble ils ne s'en sortiront pas. Le repli sur soi est une forme de protection mais aussi un pas de plus dans l'engrenage de l'itinérance. »

Ce cercle vicieux de la personne qui a besoin d'aide mais qui la refuse lorsqu'elle se présente est difficile à briser. Les psychologues chercheurs ont constaté que souvent l'itinérant va se résigner à demander de l'aide au moment d'une crise : rechute en toxicomanie, sortie de prison ou rupture amoureuse.

Cette demande d'aide constitue un premier pas, elle est conflictuelle et porteuse d'ambivalence. Il s'agit d'aller vers l'autre et ce mouvement a toujours été blessant. Ensuite il leur faut tomber sur la bonne ressource qui saura les comprendre et qui fera abstraction des attitudes souvent repoussantes envers les itinérants autant au plan physique que psychologique.

Au fil des entrevues qu'elle a menées, Véronique Lussier a su franchir cette barrière. « Ce sont des gens qui parlent difficilement mais ils ont beaucoup à dire. Ils parlent beaucoup entre autres des liens fantasmatiques qu'ils maintiennent avec leur famille. Leur discours est un grand questionnement, pourquoi j'ai été placé, pourquoi je n'ai pas été désiré et pourquoi personne n'est venu me sortir de là? Il y a aussi une tentative de récupération narcissique face au rejet qui s'exprime parfois douloureusement par une affirmation revendiquant l'initiative du départ comme celle de ce jeune qui disait : « Je suis parti quand je suis né ». Ce sont des entrevues difficiles parce que toute la misère qui est livrée

est presque insupportable ». Les itinérants qui acceptent de participer aux entrevues espèrent que le travail des chercheurs modifiera la perception des gens vis-à-vis leur situation. Une participante résumait ainsi sa motivation à collaborer : « On a tous des histoires d'amour ratés, on a tous un vécu qui explique pourquoi on est dans la rue aujourd'hui et si seulement les gens le savaient ils nous verraient d'un œil différent ». Les sans abri posent un regard cruel sur eux-mêmes, ils ont une faible estime de soi et la vie qu'ils mènent renforce ce sentiment. Selon la psychologue « Ils savent et on leur fait sentir qu'ils sont le fond de la poubelle mais l'indifférence des gens les blesse énormément. Ils sont désespérément à la recherche d'un ancrage. »

Peut-on prévenir?

Le nombre d'étapes franchies par un jeune avant de tomber dans l'itinérance chronique est généralement assez important : maisons d'accueil, rencontres avec les travailleurs sociaux, centres d'accueil, fugues, arrestations pour délits mineurs ou pour trafic de drogue. Plusieurs signaux d'alarme ont été laissés sans réponse. Ses rencontres avec les jeunes sans-abri amènent Véronique Lussier à se poser de multiples questions : « Comment se fait-il que tant d'itinérants proviennent de familles d'accueil? Comment se fait-il que des enfants soient laissés dans des situations familiales de violence et d'abus? Comment se fait-il que la détresse des enfants ne soit pas repérée? ». Selon elle, on vit présentement une forme de « désolidarisation », une crise qui touche tout le monde. « On est rendu à l'ère du chacun pour soi et ce sont les plus fragiles qui tombent en premier. Il faudrait que soient instaurés des programmes de dépistage précoce dans les écoles. Mais on a tant d'autres priorités. On attend que les problèmes soient criants avant de bouger. Les itinérants sont des gens qui souffrent et qui nous repoussent mais derrière ce refus il y a un appel qui nous concerne tous ».

L'itinérance est un problème aux causes autant sociales que politiques tous les inter-



venants en conviennent. La recherche du GRIJA amènera des réponses à certaines questions mais surtout elle rejoindra une préoccupation fondamentale de tous les interlocuteurs dans le milieu, elle permettra de lever le voile d'indifférence qui souvent empêche de voir et d'agir. ■